

6

Z U M A , T R A G É D I E

D E

M. L E F É V R E ,

*Jouée à Fontainebleau devant L E Ū R S
M A J E S T É S le Jeudi 10 Octobre 1776 ,
& représentée à Paris par les Comédiens
François le Mercredi 22 Janvier 1777.*

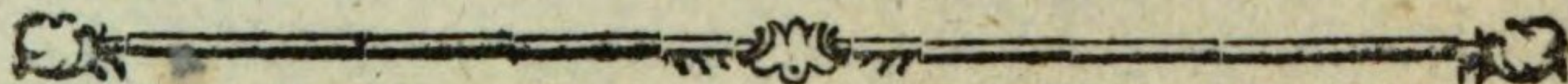


Hæc illa potior quæ jacentis miserrita est,

Dulcemque spontè præbet benevolentiam.

Facit parentes bonitas , non necessitas.

E X P H Œ D R I Fabulis.



A P A R I S ,

C H E Z la Veuve D U C H E S N E , Libraire , rue
Saint-Jacques , au Temple du Goût.



M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Permission.

A. M. A.

NEW YORK

1857



CHAS. D. BUCHER, Librarian,
Library of Congress, Washington, D.C.

M. DCC. LXXVII

With Appreciation to the



A SON
ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS,
PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Ce premier hommage de ma
plume étoit dû à VOTRE
ALTESSE. Ses regards
allument en moi une lueur de talent

prête à s'éteindre. Paris vient de
confirmer les espérances qu'ELLE
daigna me donner sur l'heureux effet
de ma Tragédie, Et ce n'est qu'en
m'efforçant d'obtenir de nouveaux
droits à l'estime publique que ma double
reconnoissance pourra s'acquitter.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, L E F É V R E.

P R É F A C E.

A V A N T de faire , au sujet de *Zuma*, quelques observations que les circonstances rendent peut-être nécessaires , je dois m'accuser devant le Public de la légèreté avec laquelle je fis imprimer *Cosroès*. Cette Tragédie eut quelque éclat au Théâtre ; elle ne manque pas d'intérêt, il y a dans son ensemble de ce que les Peintres appellent du *grand* ; le style même n'en est pas sans chaleur ; mais il est si rempli d'incorrections , de métaphores mal soutenues, souvent même d'obscurités , que toute l'indulgence du Lecteur pour un ouvrage échappé au feu de la première jeunesse , ne peut me sauver du reproche que je me fais de l'avoir exposé dans cet état au jour de l'impression. Je l'ai depuis beaucoup travaillé, & je ne me croirai justifié qu'à sa reprise , si toutefois elle n'éprouve pas les obstacles qu'il m'a fallu vaincre pour parvenir à faire représenter *Zuma*.

Je n'ose me flatter que ma nouvelle Tra-

gédie soit tout-à-fait exempte des défauts reprochés à la première. Faite avant les représentations de *Cosroès*, reçue à la Comédie, vers la fin de 1767; il n'est guères possible qu'elle ne se ressente pas de l'inexpérience que j'avois alors: cependant, comme j'ai pu la revoir depuis sa réception, je serois impardonnable si le style, qui seul peut faire vivre un ouvrage, n'en étoit pas plus soigné.

C'est ici le lieu de détromper une partie du Public sur l'effet de ma représentation de *Fontainebleau*: on répandit dès le lendemain que *Zuma* y étoit tombée. Huit jours après, je me hâtai de rendre un compte fidèle de l'effet qu'elle avoit produit: on ne crut rien de ce que je fis imprimer, on s'obstina; & je sentis qu'après neuf ans d'attente il falloit encore dévorer une humiliation. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est qu'à l'exception d'un seul moment du quatrième Acte elle fut applaudie à-peu-près aux mêmes endroits que Paris vient d'approuver; que le cinquième Acte fut senti, & que les applaudissemens continuèrent après qu'on eut baissé la toile. J'avouerai bien qu'ils

étoient foibles ces applaudissemens, qu'aucun éloge ne m'a récompensé de mon travail ; mais si je puis certifier que je n'avois là personne , absolument personne , qui s'intéressât à moi , doit-on s'étonner du peu d'intérêt qu'on a mis à m'entendre ? Je suis descendu dans l'arène armé de mon seul ouvrage , on a de tems en tems jugé mes coups , quelques applaudissemens m'ont payé des plus heureux , & c'est à cela que se bornoient, peut-être, mes plus hautes prétentions.

J'irai plus loin. Je conviendrai que cette représentation m'est devenue fort utile. La sévérité de mes Juges m'a valu d'heureuses corrections. Je crois de bonne-foi qu'il y avoit au quatrième Acte un mouvement gauche , dont je leur dois l'apperçu. La conséquence est que je leur dois un succès mieux établi ; ne suis-je pas payé au-delà de mes mérites ?

Il m'a fallu sacrifier à ces changemens une tirade que j'aurai la foiblesse de transcrire dans cette Préface. Elle se trouvoit dans ce

même quatrième Acte , au moment où *Pizarre* , déjà maître de *Zuma* , avoit encore forcé *Zéliskar* de lui céder *Azélie*. *Zéliskar* s'exprimoit ainsi :

Tyran , qui me ravis tous les biens de mon cœur ,
De l'équité du Ciel j'ose attendre un vengeur.
Un jour dans l'avenir luit à mon espérance ;
Où , transplantés ici du lieu de leur naissance ,
Ces fiers Européens¹ , repeuplant nos forêts
De leur Maître éloigné braveront les décrets ;
Où ce Monde nouveau précipité sur l'autre ,
Par le malheur des deux doit satisfaire au nôtre ,
Et voir de ses Cités sortir des Conquérans
Que l'Europe à son tour avoûra pour tyrans.
Dieux , entendez mes cris , Dieux , hâtez les journées
Qu'à ce grand coup du fort vous avez destinées ;
Donnez un prompt effet à mes vœux irrités ,
Et justifiez-vous de tant d'impunités !

Le Public a daigné m'encourager à plusieurs reprises , & j'en avois besoin ; un grand Prince a jetté sur moi des regards pleins de bonté : je sens toute l'étendue de mes obli-

gations , & je réponds du moins des efforts que je vais faire pour les remplir.

Il est une autre douceur attachée à mon succès , & que j'aime à communiquer à mes Lecteurs. Oui , c'est avec transport que j'en fais l'aveu , je n'ai éprouvé dans cette occasion qu'indulgence , qu'amitié de la part des gens de Lettres , & de ceux même qui courent la carrière du Théâtre. Ce n'est que ma conduite qui a pu leur inspirer des sentimens si précieux pour moi , & je veux qu'ils sçachent combien la leur m'honore à mes propres yeux.

Je ne ferai point une poétique d'après ma Pièce pour prévenir en sa faveur des Juges qu'on ne prévient jamais. Ils connoissent comme moi la difficulté de l'art dramatique : elle s'accroît de nos jours par la comparaison des grands modèles que nous sommes obligés de soutenir. Personne n'ignore , d'ailleurs , qu'avec beaucoup de talent on peut échouer au Théâtre. Toutes les ressources de l'esprit , les dé-

veloppemens les plus fins, les combinaisons mêmes les plus sçavantes n'y feront rien, sans ces élans de l'âme souvent répétés, & qui vont d'abord frapper à tous les cœurs sensibles. Plaire, émouvoir, voilà presque toute la poétique de la Tragédie. Ecoutons *Boileau*, qui passe pour être si scrupuleusement attaché aux règles :

Vous donc, qui d'un beau feu pour le Théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la Scène étaler des ouvrages,.....

• • • • •
Que dans tous vos discours la *passion émue*
Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue.

Si d'un beau mouvement l'agréable Fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce Terreur,
Ou n'excite en notre âme une Pitié charmante,
En vain vous m'étalez une scène sçavante.

Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un Spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique
Justement fatigué s'endort ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire & de toucher.

J'ai bien peur de ne l'avoir pas encore deviné , & que ces Vers , que je rapporte si indiscrettement , ne soient la meilleure critique de mon ouvrage.



P E R S O N N A G E S. A C T E U R S.

Z U M A, veuve d'un Ynca ou
Souverain du Pérou. *Mlle Saint-Val, l'aînée.*

A Z É L I E, fille de Zuma. *Mlle Saint-Val, cadette.*

P I Z A R R E, Chef des Es-
pagnols. *M. de la Rive.*

Z É L I S K A R, jeune Espagnol
élevé par Zuma. *M. Molé.*

F E R N A N D E Z, Capitaine
Espagnol. *M. d'Auberval.*

T R O U P E D'ESPAGNOLS.

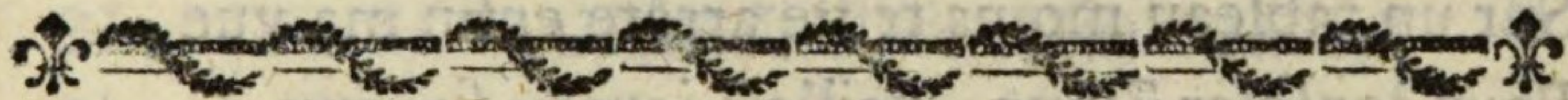
T R O U P E D E P É R U V I E N S.

La Scène se passe sur une Côte déserte du Pérou.

Le Théâtre représente une forêt dont on voit plusieurs sentiers.
Le fond s'élève en rochers qui descendent en pente. Dans le
creux d'un de ces rocs est une caverne. On découvre le rivage
de la mer dans un coin de la toile du fond.



Z U M A,
T R A G É D I E.



A C T E P R E M I E R.

L'action commence à l'Aurore.



S C E N E P R E M I E R E.
A Z É L I E , Z U M A , Z É L I S K A R.

(Zuma sort d'une caverne qui lui sert d'habitation ; Azélie
& Zéliskar s'avancent à ses côtés.)

Z U M A.

Q U I T T O N S , enfans chéris , nos ténébreux asyles.
Le soleil va paroître en ces déserts tranquilles ;
Ces feux , du haut des monts , annoncent son retour ;
Venez ; rendons hommage au Dieu brillant du jour ;

Offrons-lui de nos vœux les fideles prémices.
 Il amène aujourd'hui sous les plus beaux auspices
 Ces fortunés instans où d'un lien nouveau
 L'hymen joindra vos cœurs unis dès le berceau.

(Ils se tournent tous trois du côté de l'Orient).

Roi du monde & des Cieux , astre que je révère ,
 Cache à l'œil des Tyrans ce paisible hémisphère.
 Tu connois tous les maux que mon âme a soufferts :
 Je ne te presse plus de venger mes revers ;
 Mais , quand de ces enfans la tendresse ingénue
 Sur un tableau moins triste arrête enfin ma vue ,
 Pour consoler Zuma , veille à jamais sur eux.
 Soleil , n'éclaire ici que des mortels heureux.

A Z É L I E.

Ma mere , avec ce Dieu vous partagez sans cesse
 Nos vœux & ce respect qu'adoucit la tendresse.
 Vos soins nous ont gardé dans ce simple séjour
 Les biens les plus parfaits , le repos & l'amour.
 De vos sceptres brisés , du songe de la gloire
 Perdez dans notre sein l'importune mémoire ;
 Regnez sur nous. Le Ciel sensible à vos tourmens
 Vous laissa plus qu'un thrône au cœur de vos enfans.

Z É L I S K A R.

Oui , Zuma , femme auguste , autant que révérée ;
 Qui de ma foible enfance à l'abandon livrée
 Au fond de ces forêts avez guidé le cours ,
 Je mets dans vos bontés la gloire de mes jours.
 Quels que soient les mortels dont Zéliskar tient l'être ,
 Il ne regrette point les lieux qui l'ont vu naître ;

Mes destins à Zuma sont bien plus enchaînés
 Qu'aux parens inconnus que le sort m'a donnés.
 Je trouve tout en vous, ma mere, ma famille.
 A ces dons précieux vous joignez votre fille,
 Et vous avez pu seule, en avouant mon choix,
 Prêter un nouveau charme au jour que je vous dois.
 Hâtons ces beaux momens où la tendre Azélie
 Va ferrer & fixer la chaîne qui nous lie.
 Pour épurer mes feux, je dois, sur les autels,
 Consacrer notre amour aux pieds des immortels.
 Non loin de ce désert la fuite a sçu conduire
 Une horde, autrefois soumise à votre empire:
 Elle honore les Dieux: le fer a tout dompté
 Hors la Religion, les mœurs, l'humanité;
 Prenons-les pour garans d'un si doux hymenée.
 J'en vais au Chef du Peuple annoncer la journée,
 Et je reviens, suivi de vos premiers sujets,
 A votre fille, à vous, m'engager pour jamais.

Z U M A.

Avant de vous unir, chers enfans, votre mere
 Vous doit de vos destins la confidence entiere;
 Ils vous sont peu connus. A vos jeunes esprits
 J'épargnai jusqu'alors de funestes récits —
 J'ai régné. Du Pérou sous mon obéissance
 Un Peuple, heureux par moi, cultivoit l'abondance.
 Cet antique Océan qui borde nos climats
 De l'univers jaloux séparoit mes états.
 Bientôt quelques mortels précédés du tonnerre,

Barbares , que la Haine a vomis sur la terre ,
Se frayant un chemin sur l'abîme des eaux
Porterent jusqu'à nous le fer & les flambeaux :
Pizarre dans nos murs les guidoit au carnage —
Un des fils de ce monstre , au printems de son âge ,
Déjà digne héritier dans sa jeune saison
Des forfaits d'un tel pere ainsi que de son nom ,
Disputant avec lui de fureurs & de crime ,
Prit mon époux vaincu pour premiere victime.
Au sang qu'il répandit j'aurois mêlé mon sang....
Mais un être sacré se formoit dans mon flanc ;
Sa naissance à la vie attachoit ma misere ;
Je n'étois plus à moi , puisqu'enfin j'étois mere :
Je vécus pour ma fille & vins dans ces forêts.
La fuite sur mes pas y porta mes sujets ;
Mais , toute à mes ennuis , par l'infortune aigrie ,
J'oubliai , j'abjurai ma couronne flétrie.

Un jour (ce souvenir me rend à mes douleurs)
J'errois au bord des mers , seuls témoins de mes pleurs ;
J'entens des cris : j'approche — un enfant sur la rive
Traînoit en longs soupirs sa voix foible & plaintive.
Je l'apperçois bientôt à mes pieds étendu.
Dans un coin de ce globe abandonné , perdu ,
Près d'un berceau sanglant & brisé sur la pierre ,
Il vivoit , ignoré de la Nature entiere —
C'étoit vous , Zéliskar : vos traits , vos vêtemens ,
Tout m'annonçoit en vous un fils de nos tyrans.

ZÉLISKAR.

TRAGÉDIE.

17

Z É L I S K A R.

Ah ! c'est mon seul malheur.

Z U M A.

Furieufe, égarée

J'allois porter fur vous ma main défefpérée :
 Que ne peut la vengeance en des cœurs indignés ! —
 Mais vos yeux fupplians & de larmes baignés,
 Vos bras tendus vers moi, votre enfance, fes charmes,
 Vous prêtoient à l'envi leurs innocentes armes.
 Déjà même accouroient, du fond des antres fouds,
 Deux monftres de ces bois qui veilloient fur vos jours :
 Leur inftinct, qui du Ciel refpectoit un ouvrage,
 Condamnoit ma colère & forçoit mon hommage ;
 L'humanité parloit. — Que fa puiffante voix
 Range aifément nos cœurs du parti de fes droits !
 Je vous pris fur mon fein, oubliant mon injure,
 Comme un préfent de plus que m'offroit la Nature —
 On dit qu'en fes combats le Chef de nos voisins
 Vous ravit par vengeance à nos fiers affaffins,
 Qu'il rejeta fa proie en fuyant leur poursuite.
 Du nom de vos parens ce Chef m'auroit instruite ;
 J'ai voulu l'ignorer, de peur que le courroux
 N'altérât malgré moi l'amour que j'ai pour vous.
 J'ai partagé mes foins entre vous & ma fille ;
 Réunis dans mes bras vous formez ma famille :
 Puiffé-je au moins, tranquile en ces lieux écartés,
 N'y plus voir l'ennemi qui les a dévafés !
 Hélas ! je crains toujours ces mortels fanguinaires

Qui parcourent ce globe en dépouillant leurs freres,
 Et qui vouloient changer, saintement furieux,
 Notre Religion, nos autels & nos dieux;
 Comme si la Nature au premier jour du monde
 N'eût pas fixé par-tout la loi stable & profonde
 Du vrai respect d'un Dieu, d'un culte sans erreurs,
 Uniforme, constant, écrit dans tous les cœurs:
 Enfans, soyons humains: c'est le plus sûr hommage
 Qu'on puisse rendre au Dieu dont nous sommes l'image.
 Vous, mon cher Zéliskar, ne tardez plus; allez
 Rassembler aux autels nos Peuples consolés.
 Qu'ils respectent en vous l'appui de ma famille,
 Le gendre de leur maître, & sa veuve & sa fille;
 Je goûte enfin la joie & je sens que mon cœur,
 En vous rendant heureux, fait son propre bonheur.

Z É L I S K A R.

J'y vais, j'y vôle...



S C E N E II.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR,
 PIZARRE.

(Zéliskar fait quelques pas & voit Pizarre descendant des rochers).

Z É L I S K A R.

O Ciel! que mon âme est émue!
 Quel mortel inconnu se présente à ma vue?

Du sommet de nos monts il descend à pas lents —
 Ce front morne & baissé, ces tristes mouvemens,
 Tout décele à nos yeux la douleur qui le presse.
 Je sens qu'à ses ennuis la pitié m'intéresse,
 Offrons-lui nos secours, notre hospitalité.
 Zuma, je dois ma vie à cette humanité;
 Allons. — Hé quoi, vos yeux de terreur se remplissent!
 D'on vient qu'en l'observant vos fronts changent, pâlisent à
 Quels maux redoutez-vous, objets chers & sacrés?

A Z É L I E.

De crainte, à son respect, mes sens sont pénétrés.

Z U M A.

D'où naissent à la fois mon trouble & ma colère?

Z É L I S K A R.

Nous honorons le Ciel en secourant un frère.

Z U M A.

Je ne puis m'en défendre; il a rempli mon cœur

D'un sentiment confus de haine & de terreur.

Z É L I S K A R.

Hé bien! arrachez-vous à ce désordre extrême.

Laissez-moi sur son sort l'interroger moi-même;

Ah! si de ses douleurs j'adoucis le fardeau,

Au jour de mon hymen quel auspice est plus beau?

Il s'approche, rentrez.

Z U M A.

Suis-moi, chère Azélie.

Je tremble.

(Elle se retire avec sa fille sous sa caverne.)

Z U M A ,
P I Z A R R E .

(*A part & suivant des yeux Azélie.*)

Je la vois. O tourment de ma vie !
Infortuné Pizarre , où t'entraînent tes feux ?



S C E N E I I I .
Z É L I S K A R , P I Z A R R E .

Z É L I S K A R .

O Toi , qui que tu sois , inconnu , malheureux ,
Toi , qu'un destin plus doux guida vers nos retraites ,
Vois tous mes sens émus de tes peines secrètes..
Les plus profonds chagrins semblent te consumer ;
Le penchant le plus cher m'invite à les calmer.
Parle. Quels sont les maux qui poursuivent ta vie ?
Nos rivages , nos bois ne sont point ta Patrie ;
Cet habit & tes traits m'en font juger assez :
Mais en des lieux divers les humains dispersés ,
Qui du même Soleil partagent la lumière ,
Ne sont point l'un pour l'autre étrangers sur la terre.

P I Z A R R E .

(*D'un air sombre , & d'une voix étouffée ,*
Ami , dans le désordre où se livrent mes sens ,
A peine mon oreille a reçu tes accens.
Loin de mes compagnons jeté par le naufrage ,
J'erre , depuis un mois , sur ce triste rivage.]

Un Dieu m'y persécute. — un funeste poison
S'y répand dans mon cœur, y trouble ma raison.
Noir mélange d'amour, de haine, de misère,
Perdu sur ces climats où je cherchois un frère,
Je suis..... (où m'égaré-je en discours superflus ?
Je suis un malheureux. N'en demande pas plus.

ZÉLISKAR.

C'est assez pour te plaindre & soulager tes peines.

PIZARRRE.

Dis-moi, quand j'ai paru sur ces roches hautaines,
Quelle femme en tremblant s'éloignoit de mes pas ?
Quel est ce jeune objet qui m'a fui dans ses bras ?

ZÉLISKAR.

Cette femme est Zuma.

PIZARRRE, *à part.*

Dieu, qu'apprends-je ?

ZÉLISKAR.

C'est elle.

Qu'opprima, dès long-tems, l'Europe criminelle ;
Qui régnoit au Pérou. Du printems de ses jours
La gloire & l'infortune ont partagé le cours.
Sa fille étoit près d'elle, & ce bien qui lui reste.....

PIZARRRE, *à part.*

Sa fille ! ô jeux du sort ! ô passion funeste ?
Sa fille !

ZÉLISKAR.

Que dis-tu ? n'irrite point tes maux,
Viens les perdre avec nous dans le sein du repos.

Nous le tenons ici des mains de la Nature ;
 Laisse amener ton âme à sa volupté pure.
 Quels que soient tes chagrins , on peut les écarter.
 A ma mère , à Zuma je vais te présenter.

P I Z A R R E.

Ah ! loin qu'à ses regards je m'empresse à paroître ,
 Je dois.....

Z É L I S K A R , *vivement.*

Sa fuite , ami , t'offense encor , peut-être ?
 Pardonne au long malheur ces mouvemens soudains ;
 Il instruisit son âme à craindre les humains.
 Etranger , inconnu , jeté sur cette plage ,
 Elle n'a pu te voir sans un secret ombrage ;
 Mais tu paroïs souffrir , & la douce amitié
 Dans son cœur généreux suit de près la pitié.

(*Marchant du côté de la caverne & élevant la voix.*)

Venez , chère Zuma : ce mortel respectable
 A connu les revers ; il n'est point redoutable.
 Pour paroître à vos yeux , pour attendrir nos cœurs ,
 Il a des droits sacrés , sa misère & ses pleurs.

P I Z A R R E , *à part.*

Elle vient. Juste Ciel , dérobe à sa mémoire
 Le souvenir des maux que lui fit ma victoire.



SCENE IV.

ZUMA, ZÉLISKAR, PIZARRE.

ZUMA.

MORTEL infortuné, ne jugez point de moi
 Sur ces premiers soupçons que m'inspiroit l'effroi.
 Le sort, dont je subis une épreuve terrible,
 Me rend moins confiante, & non pas insensible.
 Inutile aux humains que j'eus droit de haïr,
 Pour les moins détester j'ai fait vœu de les fuir;
 J'enfevelis ici ma famille & ma peine.
 De ce monde, où jadis je marchois souveraine,
 L'Europe a fait ployer les plus fermes Etats,
 L'Univers sçait ma chute — & ne la venge pas!
 Je souffre & me soumets — vous, parlez moi sans feinte;
 Plus j'observe vos traits, plus ils m'offrent l'empreinte
 Des tyrans que je suis, de ces Européens
 Ivres de notre sang, avides de nos biens.
 Dites; les serviez-vous dans leur complot barbare?

PIZARRE.

Ce discours, malgré moi, me confond & m'égare.

(*Si troublé qu'il semble prêt à se nommer.*)

Zuma, vous l'avouïrai-je? Oui, le sort vous fait voir.

Achevez.

P I Z A R R E .

(*Se remettant & donnant le change à Zuma avec vivacité.*)

Mes remords , mon juste désespoir.
Je suivis dans ces lieux , au sein de la tempête ,
Ceux qui d'un nouveau monde espéroient la conquête ;
La mort de nos Sujets ensanglanta mon bras.
Le Ciel pour m'en punir enchaîne ici mes pas ,
Et peut-être Zuma , plus loin qu'elle ne pense ,
Sur un foible ennemi peut porter sa vengeance.

Z U M A .

Je ne m'en cache point. Ce cœur trop ulcéré
De l'ardeur du courroux fut long-tems dévoré ;
Sur tous vos Espagnols j'en étendois la flâme ;
Mais le poids de la haine a fatigué mon âme.
Le destin sur leurs pas vous avoit entraîné.
Un ennemi qui tremble est bientôt pardonné.
Il en est un pourtant qu'excepte ma clémence ,
Qui m'eût fait un bonheur d'affouvir ma vengeance ;
C'est le fils de Pizarre. — Ah ! si ce monstre affreux ,
Mieux connu de Zuma , languissoit en ces lieux ,
Ma rigueur pour lui seul deviendrait inflexible.
Quinze ans sont écoulés depuis le jour terrible
Où je le vis à peine , aux lueurs des flambeaux ;
Où , cherchant mon époux qu'épargnoient nos bourreaux ,
Tout fier d'abattre un front paré du diadème ,
De son foudre , à mes yeux , il le frappa lui-même.

P I Z A R R E.

Pizarre , dites-vous ?

Z U M A.

Lui , sur qui mon horreur
A de tous ses transports réuni la fureur,

P I Z A R R E.

(*A part.*)

Arrêtez. — De mes sens je ne suis plus le maître.
Dieu ! peut-elle à mon trouble encor me méconnoître !

(*Haut.*)

Arrêtez. Je vous plains. Je ne l'excuse pas ; —
Mais si dans ce moment vous sentiez ses combats ,
Tous les maux que sur lui l'infortune rassemble ,
Loin de les redoubler , vous pleureriez ensemble.
Vous êtes trop vengée.

Z U M A , *avec joie.*

Ah ! plutôt , c'est de vous
Que j'apprends, que je tiens mon bonheur le plus doux.
Cette nouvelle , ami , qui dissipe mes craintes ,
Tourne enfin mes secours du côté de vos plaintes :
C'est de ce moment seul que vous m'intéressez. —
Du pur sang des Yncas éteints ou dispersés ,
Il me reste une fille , & ces heures prospères
Vont l'unir au mortel qu'ont touché vos misères :
Demeurez à loisir près de vos bienfaiteurs :
Que leurs félicités consolent vos douleurs.

Z U M A,
P I Z A R R E.

Il l'épouse ?

Z É L I S K A R.

Oui, l'espoir de calmer ta tristesse
Suspendoit un instant qu'eût pressé ma tendresse.
Je vais de notre hymen réunir les témoins :
Toi, reste avec ma mère, attends tout de ses soins ;
Et que du jour heureux que sa bonté m'apprête
Aucune larme ici n'obscurcisse la fête.

P I Z A R R E , *avec une douceur affectée.*

Humains trop généreux, j'accepte vos secours.
Mais souffrez que ce cœur persécuté toujours,
Pour passer de ses maux à son bonheur extrême,
Un moment, loin de vous, se recueille en lui-même.

Z É L I S K A R.

Respectons ses ennuis, Zuma ; quittons ces lieux.

Z U M A.

Je cours trouver ma fille, & rendre grace aux Dieux,
Dont l'équité s'applique, en ce jour de clémence,
A confondre le crime & venger l'innocence.

(*Zuma rentre. Zéliskar sort par un sentier de la forêt.*)





S C E N E V.

P I Z A R R E, *seul.*

O R A G E trop contrainte ! ô perfides bienfaits ,
Dont ma honte & mes pleurs feront les seuls effets !
L'amour qui me rejette au sein de mes victimes ,
S'est donc enfin chargé de punir tous mes crimes !
Le cruel m'attendoit au bout de l'Univers.

Dans le creux des rochers il me forgeoit des fers.
Je vais tenir ici mon obscure existence
Des mains de ces vaincus que mon nom même offense ;
Et pour comble d'injure , un Amant vertueux
Sur le bien qu'il m'arrache y veut fixer mes yeux !—
Vertueux — mon rival ! lui , ce mortel Sauvage !...
Malgré moi de mon âme il emporte l'hommage ;
Mon dépit s'en augmente. — Ah ! ton cœur combattu,
Pizarre , étoit-il fait pour haïr la vertu ?

Avant que de connoître une ardeur insensée ,
Les soins de la Nature occupoient ta pensée :
Sans appui , loin des tiens , sans espoir de retour ,
Où tu versas le sang , peux-tu chercher l'amour ?
Rentre , rentre en toi-même & te fais mieux justice ;
Ce climat vit ton crime , il doit voir ton supplice :
C'est ici... Vains aveux , que je ne sens partir
Que de mon impuissance & non du repentir.

(Ici Pizarre parcourt le Théâtre avec les expressions d'un
dépit involontairement concentré.)

(*Le bruit d'une tempête , qui s'est sourdement annoncé dans le cours des vers précédens , éclate : le jour se couvre.*)

Mais , quel voile foudain s'est étendu sur l'onde !
 Les vents sont déchaînés. Le jour fuit. Le Ciel gronde.
 Aux rapides lueurs que lancent ces éclairs
 J'entrevois des vaisseaux sur la plaine des mers.
 A l'abri de ces rocs ils évitent l'orage —
 Quelques Chefs Espagnols abordent ce rivage ;
 Volons à leur secours. L'espoir rentre en mon cœur ;
 Et ma félicité naît du sein de l'horreur.

Fin du premier Acte.





A C T E II.



S C E N E P R E M I E R E.

P I Z A R R E , F E R N A N D E Z.

F E R N A N D E Z.

Q U E de pertes, enfin, cet heureux jour répare !
Le Ciel à nos soldats rend le fils de Pizarre.
Combien nous bénissons l'orage & les efforts
Des vents dont le courroux nous jette sur ces bords !
Mais qui peut dans vos sens suspendre encor la joie ?
D'où nait sur votre front l'horreur qui s'y d'éploie ?
Vous gémissiez, Seigneur, & votre œil & vos pas
Errent avec effroi sur ces nouveaux climats.
Cet inculte séjour, cet antre solitaire
Des seuls monstres des bois semble être le repaire.
Jusqu'ici nul mortel n'y parut à nos yeux.

P I Z A R R E.

O mon cher Fernandez ! plutôt au courroux des Cieux
Que Pizarre, affranchi des tourmens qu'il endure,
Aux monstres des forêts eût servi de pâture !

F E R N A N D E Z.

Que dites-vous ?

Ecoute & connois mes revers.

Tu sçais par quels avis ramené sur ces mers
J'osai, livrant mes jours à leurs premiers orages,
Du Pérou subjugué voir encor les rivages.
Par un indice obscur mon pere avoit appris
Que le sort y cachoit le dernier de ses fils.
Il me fallut tenter d'éclaircir ce mystère:
A ses derniers momens je le jure à mon pere,
Je pars; mais en tous lieux le malheur qui me suit
Des destins de son fils semble épaissir la nuit:
Loin de ma flotte, enfin, séparé par les ondes,
Mon vaisseau s'enfonça dans des roches profondes,
Tout périt. Et moi seul, après un long effort,
Gravissant sur ces monts j'échappois à la mort,
Quand la voix d'un mortel y frappa mon oreille.
Sans secours, à ce bruit, ma crainte se réveille;
Je m'écarte & couvert par un feuillage épais,
D'un habitant des bois j'examine les traits.
Je ne sçais quel transport me faisit à sa vue...
Mais, (ô d'un plus grand trouble origine imprévue!)
Une Beauté touchante accompagnoit ses pas,
Trésor dont la nature enrichit ces climats.
Tous deux, dans la saison qui succède à l'enfance,
Y respiroient l'amour, le calme & l'innocence;
Le Ciel sembloit sur eux verser ces jours fereins
Qu'à l'aurore du monde il fit luire aux humains.
L'ombre des noirs foudres ne voiloit point leurs charmes.

Comme ils étoient sans crime, ils vivoient sans allarmes,
Et tous deux confervoient sur leurs fronts purs, ouverts,
Ces premiers traits du Dieu qui forma l'Univers.
Te l'avouïrai-je, ami? soit destin, soit foiblesse,
Soit vengeance du Ciel qui me poursuit sans cesse,
Ce spectacle à mes yeux présenté chaque jour
Fut un piège insensible où m'attendit l'amour.
Je me flattai d'abord qu'un sentiment plus sage
A leur seule innocence attachoit mon hommage;
Mais bientôt leur tendresse éleva dans mon cœur
Des soupirs, confidens de ma jalouse ardeur.
Sur mon jeune rival je surpris ma colère;
Son tranquille bonheur offensoit ma misère.
Cent fois j'osai vouloir arracher de ses bras....
Le respect, l'amour même ont retenu mes pas.
Enfin, depuis un mois, je vis sur ce rivage,
Témoin toujours caché d'un bonheur qui m'outrage,
Supportant tout ensemble & le poids de mes fers,
Et la faim dévorante, & la chaleur des airs
Qui, de ma jalousie aigrissant l'amertume,
Mêle une ardeur nouvelle au feu qui me consume.
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'un trouble impérieux
M'a fait chercher leur vue & descendre en ces lieux.
Tu vois au pied des monts cette caverne obscure,
C'est dans des antres sourds, tombeaux de la Nature,
Qu'un Dieu, jaloux sans doute, a soin d'ensevelir
Les plus charmans objets qu'il lui plut d'embellir.
Surpris à mon aspect, mais touchés par mes plaintes,
La pitié qui leur parle a fait taire leurs craintes;

Sans soupçonner mes feux, leur simple humanité
M'offre ici les secours de l'hospitalité :

Tant le cœur des mortels, que rien encor n'altère,
Porte de la bonté le divin caractère !

F E R N A N D E Z.

Vos tourmens vont finir. Puisqu'il nous rend à vous ,
Le fort sur votre amour jette un regard plus doux ,
Et notre zèle...

P I Z A R R E.

Arrête. Un penchant invincible
Des dangers que je cours n'est pas le plus terrible.
L'innocente Beauté qui me tient sous ses fers ,
Pour qui j'oublie ici l'Espagne & l'Univers ,
Ne doit que des refus à mes vœux qu'elle ignore ;
Je fis l'essai du meurtre en son sang que j'adore.
Contre moi de la haine aiguifiant tous les traits ,
Sa mere est avec elle au fond de ces forêts ,
Sa mere — ma plus grande & plus juste ennemie ,
En un mot , c'est Zuma qui lui donna la vie.

F E R N A N D E Z.

Quel est donc votre espoir ? Fuyez, Seigneur, fuyez :
Venez montrer Pizarre à nos chefs effrayés.
Vos vigilans soldats, épars sur le rivage ,
Rassemblent les vaisseaux qu'a respectés l'orage.
Abandonnons des bois trop dangereux pour vous.

P I Z A R R E.

Moi, dévorer sans fruit tant de transports jaloux !
Moi, fuir ! ah ! juge mieux de l'erreur qui m'égare.

Méconnois-

Méconnois-tu l'amour & le cœur de Pizarre ?
Tu sçais si jusqu'ici le feu des passions
Trouva ce cœur sensible à leurs impressions :
Le superbe Espagnol , fier de sa jalousie ,
N'apprend point à céder un trésor qu'il envie ;
A travers les périls , par l'obstacle animés ,
Nous poursuivons l'objet dont nos yeux sont charmés ;
J'aime. Je m'abandonne à toute ma foiblesse.
J'enfonce avec plaisir le trait dont je me blesse.
De déserts en déserts je suis las de chercher
Un frère , que le Ciel s'obstine à m'y cacher.
Ce Ciel me rend lui-même infidèle à mon père ,
En m'embrâsant d'un feu qu'alluma sa colère ;
Ou peut-être est-ce ici que ses coups plus affreux....
Prévenons-les du moins par un forfait heureux. —
Ami , puisqu'à Zuma le tems dérobe encore
Et l'image & le nom du mortel qu'elle abhorre ;
Son oubli favorable entretient mon espoir.
Mon rival , quel qu'il soit , sentira mon pouvoir.
Hé quoi ! leur foible amour , né sans inquiétude ,
Toujours mal allumé par la froide habitude ,
Triompheroit du mien nourri dans les soupirs ,
Accrû par la contrainte & le feu des desirs !
Non. Je veux séparer le nœud qui les engage.
Je sens rentrer en moi ma fierté , mon courage ;
Je suis encor Pizarre ; & leurs droits , leurs vertus
Sont , à mon œil jaloux , un outrage de plus.

F E R N A N D E Z.

Hé bien ! si le hazard , soigneux de votre gloire ,

De vos traits à Zuma peut ravir la mémoire ;
 Si d'un funeste amour l'impérieux appas
 Près de vos ennemis doit attachèr vos pas,
 Pour les vaincre, essayez de plus adroites armes.
 Par-tout l'ambition nous attire à ses charmes ;
 Les thrônes du Pérou sont encor sous vos loix ;
 Promettez à Zuma d'y rétablir ses droits,
 Et méritant le prix où votre ardeur aspire ,
 De l'aveu d'une mère assurez-vous l'empire.

P I Z A R R E.

Mon trouble est éclairé par tes sages avis.
 Va, recueille avec soin les armes, les débris
 De mes vaillans foldats échappés au naufrage ; —
 Qu'ils respectent encor cet asyle sauvage ;
 Il renferme un objet trop cher à mon bonheur.
 Par le sang, s'il se peut, n'achetons point son cœur :
 Pour résoudre une mère à m'en rendre le maître ,
 De toute ma fureur j'aurai besoin peut-être. —
 Zuma vient. Quel désordre a paru dans ses yeux !
 Laisse-nous.

F E R N A N D E Z.

J'obéis & revôle en ces lieux.





S C E N E I I.

Z U M A , P I Z A R R E .

Z U M A .

O Q U I que vous foyez , dissipez mes allarmes.
Ces bois ont retenti du bruit affreux des armes ;
J'ai vu même , j'ai vu de farouches Soldats ,
Rebuts de la tempête , errer sur ces climats.
Chez un peuple voisin , le devoir le plus tendre
A conduit Zéliskar , qui seul peut nous défendre.
Serez-vous notre appui ?

P I Z A R R E .

Calmez un vain effroi.

Non , ce n'est pas à vous à trembler devant moi ,
Zuma. J'ai trop caché mon âme à votre vue.
La faveur des destins sur moi s'est répandue ;
Ils rendent à mes vœux , sur ces bords écartés ,
Mes braves Compagnons par la mer apportés ;
Ils ouvrent un champ libre à ma reconnoissance.
Oubliez vos malheurs , — sur-tout votre vengeance ;
Tout est changé : le bras de vos fiers ennemis
Peut relever vos murs sous l'herbe ensevelis ,
A votre auguste front rendre son diadème.

Non. J'ai senti le poids de la grandeur suprême.
 Hélas ! loin d'envier ses trompeuses douceurs ,
 Qui voit de près le Trône en plaint les possesseurs.
 La paix que j'ai cherchée & que je perds peut-être ,
 La paix habite-t-elle avec les soins d'un Maître ?
 L'amitié même aux Rois n'offre qu'un faux appas.
 Leur aveugle faveur fait toujours des ingrats ,
 Et , s'ils ont un sujet qui mérite qu'on l'aime ,
 C'est lui que l'on écarte , ou qui fuit de lui-même.
 Du sceptre à mes tyrans n'ôtons point ces effets ;
 Qu'ils me laissent ma haine & gardent leurs bienfaits.

(Pizarre fait un léger mouvement de dépit.)

Mon langage vous blesse ; oubliez-en l'injure.
 Souffrez aux malheureux le vain droit du murmure.
 Vous le sçavez assez : j'ai suspendu pour vous
 Les traits que dans mon âme a formés le courroux.
 Je n'ai point profité , dans vos sombres allarmes ,
 Des droits de la vengeance , en irritant vos larmes.
 Pour m'en payer le prix , daignez de ces Soldats ,
 Loin de nous , s'il se peut , précipiter les pas.
 L'autre des animaux solitaire & tranquile
 Ne peut-il aux humains prêter un sûr asyle ?
 Partez , & laissez voir à mon cœur abattu
 Dans un de nos vainqueurs une ombre de vertu.

P I Z A R R E.

Hé bien ! devant vos yeux si j'ai seul trouvé grâce ,
 Si du ressentiment la pitié prit la place ,
 Pour votre fille , au moins , pour vos tristes Sujets ,

D'un cœur qui s'offre à vous acceptez les projets.
Connoissez à quel point le destin qui me presse
D'un de vos ennemis peut vous rendre maitresse.....
Qui ? moi, votre ennemi ! — Votre fille a brisé
Ce détestable joug par la haine imposé.
Oui, c'est dans ses regards que j'ai puisé la flâme
Et les secrets ennuis qui dévoreroient mon âme.....
Le trouble, à ce discours, me confond à vos pieds.
Je baisse devant vous mes yeux humiliés. —
A vos vainqueurs, Zuma, donnez d'heureuses chaînes.
L'amour a triomphé des plus cruelles haines;
Qu'il réunisse ici des bouts de l'Univers
Les cœurs que séparoit la barrière des mers ;
Qu'il défarme l'Europe ; & qu'une paix profonde
Signale enfin ses traits par le bonheur du monde.

Z U M A.

Que me proposez vous ? quels nœuds ! J'en ai frémi.
Je veux bien oublier que ce bras ennemi
De nos premiers malheurs fut l'instrument fidèle :
Mais qu'à tant d'amitié votre flâme rebelle
Dispute à Zéliskar, lui ravisse en un jour
Le prix qu'à sa constance a réservé l'amour ;
Que, pour payer ce cœur qu'ont ému vos allarmes,
Vous y portiez la mort, ou d'éternelles larmes ;
Ingrat, qu'à mon secours appeloit mon effroi,
Sous quels traits odieux vous montrez-vous à moi ?
Ciel, j'ai trop présumé de ta faveur propice —
Voilà l'Européen, ses mœurs & sa justice !

Ainsi vous dédaignez , jusques dans leurs respects ;
De vos vainqueurs soumis l'hommage & les bienfaits?

Z U M A.

Tes bienfaits !

P I Z A R R E.

Ecoutez. Je me retiens à peine.
Zuma , dans son sommeil n'excitez point la haine.
Je sçais quel est mon cœur dans ses vœux offensés.
Vous ne connoissez pas celui que vous blessez.

Z U M A.

Je le connois. Cruel , tu cesses donc de feindre !
Ce cœur féroce & dur ne peut plus se contraindre.
Va , pour les bien juger , de tant de fiers vainqueurs
Dans le même mépris je confonds tous les cœurs.

P I Z A R R E.

Non. Vous ne sçavez pas combien Zuma l'offense :
D'autant plus redoutable & prompt à la vengeance ,
Qu'il n'a plus à choisir ; que , mieux connu de vous ,
Il n'espère en effet qu'un éternel courroux.

Z U M A.

Quel es-tu donc , barbare ? A ce nouvel outrage ,
Aux traits dont la furie a marqué ton visage ,
Je crois voir..... Juste Ciel ! épargne m'en l'horreur.
Mes sens sont suspendus , glacés par la terreur.
Réponds-moi.

*(Elle s'approche & le fixe avec une attention mêlée de la
plus vive horreur.)*

Tu pâlis ! ne puis-je te connoître ?
Ton nom même à tes yeux dégrade-t-il ton être ?
Aux soupçons les plus noirs je dois m'abandonner ,
Et je frémis du nom que je vais te donner.

(*Fernandez entre suivi d'une troupe d'Espagnols.*)

Mais , que vois-je ?



S C E N E III.

ZUMA, PIZARRE, FERNANDEZ,
ESPAGNOLS.

FERNANDEZ.

SEIGNEUR, j'ai rempli votre attente.
De vos zélés Soldats la troupe impatiente
Ne peut plus loin de vous contenir son transport ,
Et vient se joindre au chef dont nous pleurions la mort.

Z U M A.

Leur Chef ! puis-je en douter ? c'est le fils de Pizarre.
Ma haine m'en assure.

P I Z A R R E.

Oui , je suis ce barbare
Qui fit couler ton sang & que le Ciel vengeur
Fait frémir devant toi d'amour & de fureur.
Punis-moi : tu le peux ; mais crains de me répondre
D'un aveu que ta haine employe à me confondre ,

Crains que mon désespoir ne rejette sur toi
Quelques traits de ce Ciel irrité contre moi.

Z U M A.

(*Avec la plus grande énergie & la joie la plus amère.*)

Ombre de mon époux, qui ressens ma furie ;
Vous , qu'entraîna sa chute , ô Dieux de ma Patrie !
Mânes de mes Sujets trop long-tems outragés ,
Le Ciel est juste , enfin ; vous êtes tous vengés ;
Dans la nuit de la mort sentez encor la joie. —
Et toi , fatal appui que le sort nous envoie ,
Toi qui traînes par-tout au pied de tes Autels ,
L'oppresseur , l'opprimé , tous ces foibles mortels ;
Amour ! venge Zuma des fureurs de Pizarre.
Fais porter tous tes traits au sein de ce barbare.
Il en est un cruel , un trait que ton courroux
Plonge profondément dans le cœur des jaloux ,
Qu'il l'éprouve aujourd'hui. Ma fille , à ses yeux même ,
Va recevoir la main de son rival qu'elle aime.
Qu'il en meure de rage. Arme-toi , frappe , Amour !
Dussions-nous avec lui périr tous en ce jour.

P I Z A R R E.

Tout mon respect s'oublie à cet excès d'audace.
Amis , servez Pizarre & trompez sa menace ;
Pénétrez dans la nuit de ces antres affreux.
Enlevez-en l'objet de mes funestes vœux.
Allez tous.

(*Se jetant audevant de la caverne où marchent les Espagnols.*)

Ah ! pardonne à sa mère tremblante.
Pardonne aux vains éclats de ma voix menaçante.
Verrois-tu , sans pitié , ces farouches humains
Sur ma fille attacher leurs criminelles mains ,
Et la traînant mourante aux regards de sa mère ,
Même en t'obéissant , effrayer ta colère ?
Si ton âme est fermée au cri de ma douleur ,
Respecte , au moins pour toi , l'objet de ton ardeur.
C'est toi qui dans ces lieux où tu vis tant de charmes
Porteras le premier l'épouvante & les larmes :
Dans le calme des bois la faveur du destin
Sur Azélie encor n'ouvrit qu'un jour ferein ;
Pizarre , ah ! devra-t-elle à l'amour qui t'engage
Des maux qu'elle ignoroit l'horrible apprentissage ?

P I Z A R R E.

Que me dis-tu , cruelle ? épargne ma fureur.
Dans les plus durs replis tu déchires mon cœur.
Dieu ! la voici.

(*Azélie, comme effrayée par les cris qu'elle entend, sort de la grotte & va se réfugier vers sa mère.*)





S C E N E . I V .

A Z É L I E , Z U M A , P I Z A R R E ,
F E R N A N D E Z , E S P A G N O L S .

A Z É L I E .

M A mère !

Z U M A .

O ma chère Azélie !

Viens à moi ; de nos bras que la chaîne nous lie :

Viens chercher sur mon sein ton unique secours.

A Z É L I E .

Quelle horreur inconnue environne mes jours !

Où sommes-nous ? qui vois-je en ces monstres sauvages ?

Un sentiment affreux se peint sur leurs visages.

Je ne reconnois point à ces regards cruels

Les Dieux qui sur leurs traits ont formé les mortels.

Je les vois , s'arrêtant dans leurs transports extrêmes,

Frémir de la pitié qui les saisit eux-mêmes.

Que devient Zéliskar ?

Z U M A .

Appaise tes douleurs ,

Ma fille ; avec les miens je sens couler tes pleurs.

Cruels , vous repoussez de si puissantes armes !

D'un œil tranquile & sec vous observez nos larmes !...

(*Les Espagnols font quelques pas vers elle.*)

Voulez-vous la ravir à mes yeux expirans ?

PIZARRRE, *aux Espagnols qu'il retient & qui s'éloignent.*

Ah ! cessez...

(*Ici Pizarre , amené par ce qui précède au plus vif sentiment de la nature, paroît consterné. Zuma le remarque, & après une pause très-indicative , passe de la crainte à la fermeté la plus intrépide.*)

Z U M A.

Viens , ma fille , osons fuir nos tyrans.

La main d'un Dieu propice enchaîne leur furie.

Viens ; l'amour maternel veillera sur ta vie :

Il subjugue la force , étonne les esprits ,

Et dans ces cœurs d'airain fait retentir mes cris.

Dieu juste , Dieu terrible , achève ton ouvrage ;

A leurs yeux consternés tu m'ouvres un passage ,

Je te suis.

(*Elle sort & entraîne sa fille par un sentier de la Forêt.*)



S C E N E V.

PIZARRRE, FERNANDEZ,
ESPAGNOLS.

PIZARRRE, *avec rapidité.*

ESPAGNOLS , c'est à votre amitié
De me rendre un espoir que trahit ma pitié.

Je n'ai pu de ces pleurs soutenir le spectacle ;
 A votre zèle encor je pourrois mettre obstacle.
 Vôlez , suivez leurs pas. Accordez loin de moi
 Mon amour , mes remords , mes vœux & mon effroi.

*(Les Espagnols suivent le chemin où Zuma s'est jetée
 avec sa fille. Pizarre , accompagné de Fernandez , sort
 d'un autre côté.)*

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZUMA, seule.

(Elle doit errer sur la Scène pour peindre le désordre de sa situation & laisser échapper les premiers mots du fond des coulisses.)

MA fille! .. — O désespoir! ô malheureuse mère!
Cruels, privez Zuma de ce jour qui l'éclaire!
Ils m'enlèvent ma fille... Hé quoi! mon foible bras
N'a pu dans tout leur sang laver leurs attentats!
Quoi! je n'ai pu les suivre! — Une recherche vaine
Précipite au hasard ma démarche incertaine.
Où vais-je? ô Ciel! où suis-je? ... Est-ce en ce bois affreux
Que ma fille avec moi couloit des jours heureux?
Je n'y vois que la nuit, que l'abandon, la crainte,
Et l'horreur de mon âme a rempli son enceinte. —
Zéliskar ne vient point. Tout me laisse à mes pleurs.
Ah! le jour qu'il me doit n'est qu'un jour de douleurs;
Qu'il fuye. — Il vient, ô Ciel! plein d'amour & de joie.





S C E N E I I.

ZUMA , ZÉLISKAR , PÉRUVIENS.

Z É L I S K A R.

A V O S regards, Zuma , mon bonheur me renvoie.
 Rien ne l'éloigne plus : vous voyez ces amis
 Prêts à me garantir le bien qui m'est promis.
 Mais mon cœur près de vous cherche en vain Azélie!
 Vos pleurs.

Z U M A , *très-vivement.*

A tous les deux ton Amante est ravie.

Z É L I S K A R.

Dieux !

Z U M A , *avec encore plus de rapidité.*

Pizarre est ici : Pizarre est sur nos pas ,
 Furieux , entouré d'un rempart de Soldats.
 C'est lui dont les soupirs trompoient nos cœurs sincères.
 Connois à d'autres traits l'auteur de mes misères ,
 Il brûle pour ma fille , & d'affreux ravisseurs ,
 Loin de ses yeux cruels , ont servi ses fureurs.

Z É L I S K A R.

Le monstre ! & de ses maux ma foiblesse occupée. . . .
 Que je vais le punir de ma pitié trompée !

(*Aux Péruviens.*)

A la vengeance , amis , laissons les vains regrets.

Arrachons ces rameaux , armes de nos forêts.
Venez , & d'un rival punissant la furie ,
A ses indignes mains enlevons Azélie.

(*Il veut sortir. Zuma l'arrête.*)

Z U M A.

Mon fils , sans nous sauver , tu vas livrer tes jours :
Ce peu d'amis pour toi n'est qu'un foible secours.
Va plutôt à leur Chef , va porter tes allarmes.
Qu'il range un peuple entier du parti de tes armes.
Ne crains pas que Pizarre échappe à nos déserts ;
Les vents à ses vaisseaux ferment encor les mers.
Je vais , sur ce chemin qui conduit au rivage ,
L'attendre , l'arrêter en déguisant ma rage.
L'artifice est permis contre un monstre en fureur ;
Et nous le punirons d'y contraindre mon cœur.
Je ne te retiens plus. Va , vôle à la vengeance.

Z É L I S K A R.

Oui , je cours de leur Chef implorer l'assistance ;
De nombreux défenseurs je vais remplir ces bois ,
Et payer tous vos soins & venger tous mes droits.

(*Il sort à la tête des Péruviens.*)





S C E N E III.

Z U M A , *seule.*

IL est né des tyrans , mais il est mon ouvrage ;
 O Ciel , à leur ruine enhardis son courage ,
 Et garde-toi , du moins dans le fond des forêts ,
 Quelques cœurs innocens dignes de tes bienfaits.

(*Elle entend quelqu'un s'approcher*).

Quel bruit!... Pizarre vient. Les dieux n'ont entendue.
 Tout me sert. Mes vengeurs ont sçu tromper sa vue. —
 Ce n'est pas tout encore ; il peut de leurs projets
 Par sa vive poursuite affoiblir le succès.
 Pour l'enchaîner ici , pour aider leur défense ,
 Prêtons à son amour une fausse espérance.
 Le pourrai-je ? — il vient seul : & de ma fille en pleurs
 Je n'ai point à braver les crédules frayeurs. —
 Oui , je le hais assez , pour lui cacher ma haine.





SCENE IV.

ZUMA, PIZARRE.

PIZARRE.

ZUMA, le seul amour qui vers vous me ramène,
 Accusant dans mon cœur mes aveugles transports,
 Y joint à tous ses feux tous les traits du remords.
 Maître enfin d'Azélie, heureux par ma conquête,
 Je pouvois loin de vous défier la tempête,
 Et libre de vos pleurs, vengé de vos refus,
 Abandonner ces bois à vos cris superflus;
 Mais j'ai dû sur moi-même exercer ma vengeance.
 Déjà, pour me punir de tant de violence,
 Depuis que votre fille est mise en mon pouvoir,
 J'ai privé mes regards du plaisir de la voir.
 Je fais plus. Je vous rends tous les droits d'une mère;
 Je crois à mon bonheur votre aveu nécessaire.
 Je voudrois aux vertus vous devoir mon retour.
 Terminez leur ouvrage entrepris par l'amour.
 Songez que d'un refus la disgrâce nouvelle
 Pour jamais à leur voix peut me rendre infidèle,
 Et que du crime, enfin, les plus affreux excès
 D'un remords dédaigné sont souvent les effets.

ZUMA.

Seigneur....

D

Devant vos yeux par mon ordre amenée
Votre fille entendra régler ma destinée.

Z U M A .

Ma fille?

P I Z A R R E .

Balancez votre intérêt, mes vœux;
Et pour vous décider, pesez-les bien tous deux.
Je la vois.

Z U M A , *à part.*

Malheureuse ! ah ! la plus tendre mère
Va déchirer ton cœur trop simple & trop sincère.
Que mon secret espoir m'apprête de combats !
Mais il le faut.



S C E N E V.

Z U M A , P I Z A R R E , A Z É L I E ,
E S P A G N O L S .

A Z É L I E .

CRUELS, où guidez-vous mes pas ?
A mes yeux pour toujours ma mère est donc ravie ?

Z U M A .

Non, je te reste encore, & contre leur furie
Bientôt... (*à part*) où m'égaré-je ? Affermis-toi, mon cœur.

TRAGÉDIE.

51

PIZARRRE.

Prononcez sur mon sort. Parlez, Zuma.

ZUMA, avec un calme affecté, mais observant sa fille de tems à autre avec inquiétude.

Seigneur,
Zuma de ses refus sent trop bien l'impuissance.
Je vois qu'un Dieu vainqueur vous soumet l'innocence,
Pour terminer ma haine & nous donner des loix
Il vous nomme, — est-ce à nous de démentir son choix;
Ah! fléchissons plutôt sous ce Dieu qui, peut-être,
Nous envoie un appui, quand nous craignons un maître;
Qui, d'un regard propice honorant nos climats,
S'est servi de l'amour pour y fixer vos pas. —
Daignez attendre au moins que, domptant sa contrainte,
Ma fille... hélas! ses yeux se remplissent de crainte!
Ah! pardonnez, Seigneur, tous mes esprits troublés...

AZÉLIE.

Qu'avez-vous dit, ô Ciel! est-ce vous qui parlez?

PIZARRRE.

Ne déments point ta mère: oui, trop chère Azélie,
Le bonheur dans mes bras t'appelle en ta patrie.
Jouis de ce triomphe acquis à la beauté
De corriger les mœurs, de fléchir la fierté,
De porter sa douceur dans une âme inhumaine,
De captiver un maître amoureux de sa chaîne.
Sur un thrône, où ta main répandra mes bienfaits,
Mon cœur infortuné par les maux qu'il a faits,

Va prendre un nouvel être & perdre ses allarmes
 Dans le sein des vertus qu'embelliront tes charmes.
 Au crime dès long-tems ce cœur fut engagé :
 Mais un mot de ta bouche, & Pizarre est changé.

A Z É L I E.

De tout ce que j'entends tremblante & consternée,
 J'en crois à peine encor mon oreille étonnée.
 Quoi ! me faisant du crime un funeste devoir,
 Contre moi la Nature armeroit son pouvoir !
 Des maux de mon pays je serois le salaire !
 Zuma pourroit m'unir au bourreau de mon pere !
 Non, je n'ai point ouï ce discours plein d'horreur,
 Et c'est vous seule ici qu'atteste ma terreur,
 Zuma ; par vos leçons à la vertu formée,
 De tous vos sentimens mon âme est animée ;
 Soyez-en donc l'arbitre & répondez pour moi
 De ce cœur, dont Pizarre ose exiger la foi.

Z U M A.

Ma fille ! (*à part.*) ah ! si mes yeux pouvoient lui faire entendre....

P I Z A R R E.

Non, ce n'est point ainsi qu'il falloit vous défendre.
 Ces plaintes sur un père immolé par mes mains,
 En faveur d'un rival m'expliquent vos dédains.
 Dans nos premiers combats on me priva d'un frère ;
 Sa perte a satisfait au sang de votre père.
 Mais quel est ce rival qu'on oppose à mes feux ?
 Quels titres dans votre âme autorisent les vœux ?
 Quel rang ou quels honneurs...

TRAGÉDIE.

53

AZÉLIE.

La vertu, l'innocence,
Voilà dans nos forêts le rang & la puissance.
Je dois à Zéliskar mes plus douces amours.
Le nœud qui nous unit commence avec nos jours.
Zuma, dès mon berceau, de ses mains caressantes
Se plut à cultiver nos tendresses naissantes :
C'est lui seul... mais, que dis-jè? Au moment où ma voix
D'un sentiment si juste ôse attester les droits;
Cruel! ou ma franchise & t'offense & l'opprime,
Ou déjà ton orgueil en a fait sa victime. —
Parle; comble ou détruis cet horrible soupçon,
Qui s'accroît dans mon âme, égare ma raison.
Ah! qui rassurera la tremblante Azélie?
Ma mère! — Tout se tait. Tout m'arrache la vie!

Z U M A.

Je ne puis plus long-tems soutenir son effroi.
Va ma fille, ton âme est digne en tout de moi.
Zéliskar vit encore, & loin de l'esclavage
Ma vigilance heureuse a conduit son courage.
N'entends-je pas déjà, du centre des déserts,
Le cri de la vengeance & l'effroi des pervers?

P I Z A R R E.

Zuma.....

Z U M A.

Frémis, barbare, il n'est plus tems de feindre,
Et pour mes défenseurs je n'ai plus rien à craindre.

P I Z A R R E.

Qu'entends-je? Ainsi, perfide.....

Z U M A ,

Z U M A.

Hé quoi ! t'es-tu flatté
 Que l'aveu de Zuma paîroit ta cruauté ?
 J'ai voulu te cacher les coups de ma vengeance.
 Si les pleurs de ma fille ont trompé ma confiance ,
 Je t'ai ravi du moins le tems de prévenir
 Les bras que Zéliskar arme pour te punir.
 Nomme cette action foiblesse ou perfidie ,
 Ce n'est point à tes yeux que je m'en justifie.
 Va , le nom de perfide est horrible pour moi :
 Mais je l'accepterois , s'il me vengeoit de toi.

P I Z A R R E.

Impuissans ennemis , quelle est votre espérance ?
 De quoi peut vous servir leur nombre ou leur défense ?
 Soldats , vous l'entendez : prévenez leurs projets ,
 Et le fer à la main parcourez ces forêts ;
 Au tour de leurs vengeurs tremblans, réduits en poudre,
 Déployez tous les traits dont nous armons la foudre ,
 Et qu'ils jugent encore, en tombant sous vos coups ,
 Si c'est à leur foiblesse à braver mon courroux.

(*A un de ses Chefs, en montrant Zuma.*)

Vous , ôtez de mes yeux cet objet de ma haine.

A Z É L I E.

Traîtres , vous oseriez !.... ma mère !....

P I Z A R R E.

Qu'on l'entraîne.

ZUMA.

Espère encor , ma fille , & toi , foible vainqueur ,
Charge mes bras de fers. Que peux-tu sur mon cœur ?

PIZARRE.

Sortez.



SCENE VI.

PIZARRE, AZÉLIE.

(Azélie veut suivre sa mère ; Pizarre l'en écarte. Elle recule de quelques pas , & tombe à genoux , les bras tendus vers lui.)

AZÉLIE.

TERMI NE donc & mes maux & ma vie.
Ne pourrai-je à tes pieds fléchir ta barbarie ?
(Pizarre la relève.)

Tu m'entendras , cruel , au sein de mon ennui ;
Mes armes sont mes pleurs , j'en ferai mon appui.
Seroit-ce une vertu , sous un autre hémisphère
Que de les repousser , de braver la prière ,
D'endurcir son oreille aux cris des malheureux ?
Non , je ne sçaurois croire à ce plaisir affreux.
La pitié touche ici l'âme la plus sauvage ;
Et par-tout la Nature a le même langage. —
Ah !... J'ai vu dans tes yeux un rayon de douceur.

Ton crime involontaire importune ton cœur.
Le repentir te presse ; — il parle, il peut te rendre
Mon estime , au défaut d'un sentiment plus tendre.
Plus de haine pour toi. Mère , fille , sujets ,
Oublieront à ce prix leurs maux & tes excès.
Pourquoi te détourner & m'envier tes larmes ?
Tu crains de t'attendrir ! va, ces pleurs ont des charmes :
Achève , & de toi-même heureux triomphateur ,
Sois plus que mon amant , deviens mon bienfaiteur.

P I Z A R R E.

La douceur de sa voix jusqu'à mon âme arrive.
La vertu me parloit par sa bouche naïve.
Je me sens entraîné..... Cruelle , gardez-vous
D'exercer ce pouvoir sur mon amour jaloux. —
O d'un fêxe timide inconcevable empire ,
S'il commande en effet , lorsqu'il prie & soupire ;
S'il lui suffit enfin , pour disposer des cœurs ,
De laisser de ses yeux échapper quelques pleurs !
Non, l'ardeur de mes feux que ces pleurs renouvellent,
Ne peut.....



S C E N E V I I.

FERNANDEZ, PIZARRE , AZÉLIE,
ESPAGNOLS.

FERNANDEZ.

VENEZ, Seigneur, nos dangers vous appellent.
Contre nous réunis de sauvages humains,
Dans le sang Espagnol déjà trempent leurs mains.
Ils courent. La mort vôle & seconde leurs haines.
Mais le Chef de la horde arrêté dans nos chaînes,
Et d'un juste supplice évitant les rigueurs,
S'efforce, en votre nom, de fléchir ses vainqueurs.
Il jure à nos Soldats, Seigneur, que cette terre,
Parmi ses habitans, renferme votre frère;
Qu'il vit encore ici.

P I Z A R R E.

Mon frère est en ces lieux!
Cet intérêt sacré balanceroit mes vœux! —
Hé bien! cruel amour, dans mon âme parjure
Tu veux toujours trahir les soins de la Nature.
Commande; à tes fureurs mon destin s'est soumis.
Sépare un frère, au moins, de mes fiers ennemis.
Je dois les prévenir.

(*A quelques Espagnols montrant Azélie.*)

Vous, répondez-moi d'elle.

Eloignons-la sur-tout d'une mère cruelle.

(*A Fernandez.*)

Toi , fais parler ce Chef , & que tes soins prudens
Ne découvrent qu'à moi ses secrets importants.
Va, cours.

FERNANDEZ , *avec chaleur,*
Non , je vous fuis. Aux coups de la tempête ,
Non , vous n'irez pas seul présenter votre tête.
A travers les rochers , & les feux & les morts ,
De ses amis en foule échauffant les efforts ,
Zéliskar vient sur vous réclamer son Amante.
Contre tant d'affaillans la foudre est impuissante ;
Leur nombre , à chaque pas , semble ici s'augmenter.

P I Z A R R E.

Marchons ; il faut les vaincre , & non pas les compter.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZÉLISKAR, AZÉLIE, PÉRUVIENS.

(Zéliskar arrive à la tête des Sauvages, encore tout échauffé de l'ardeur du combat, & conduisant par la main Azélie qu'il a délivrée.)

Z É L I S K A R.

Tu m'es enfin rendue, ô ma chère Azélie.
L'amour pour te défendre a veillé sur ma vie;
Partage mon ivresse, ajoute à mon bonheur;
C'est à nos seuls Tyrans de sentir la terreur.

(Aux Péruviens.)

Intrépides soutiens de nos jours, de ma gloire;
Amis, dignes amis, je vous dois ma victoire.
Dieux, abaissez sur nous vos regards satisfaits.
L'innocence une fois dompte ici les forfaits;
Pour la Divinité c'est le plus beau spectacle.

(A Azélie qui porte des regards inquiets de côté & d'autre.)

Toi que j'aime, & pour qui j'ai bravé tout obstacle,
Quoi! je t'entends gémir, quand tu vis près de moi!

O mon cher Zéliskar , tout mon cœur est à toi.
 Ces dangers où tu cours pour une infortunée,
 A tes vœux , à ton sort l'ont encore enchaînée :
 Mais quel effroi se mêle à ces momens heureux !
 Ciel ! que devient ma mère en ce péril affreux ?
 Les Dieux n'ont qu'à demi protégé l'innocence ;
 Des transports de l'amour la nature s'offense.
 Zuma gémit encor sous des bras ennemis ,
 Et de notre union ses jours feront le prix.

Z É L I S K A R.

Chère & sensible amante , apaise tes allarmes.
 Cet horrible soupçon me rendroit à mes larmes.
 Va , de nos compagnons un reste encor nombreux
 Pour délivrer Zuma combat près de ces lieux.
 Puis-je t'abandonner ? Contre la violence
 Puis-je à d'autres que moi confier ta défense ? —
 Mais quoi ! cette Zuma qui prit soin de mes jours ,
 Devroit à d'autres soins sa vie & des secours !
 O partage cruel d'une âme déchirée !
 Reconnoissance ! amour ! loi contraire & sacrée !
 Moment de mon bonheur plus affreux que mes maux !

A Z É L I E.

Chaque instant nous replonge en des périls nouveaux.
 Plus que jamais je tremble ! ah ! si je te suis chère ,
 Plains mon inquiétude & vòlons vers ma mère.
 Je te suivrai. Rentrons dans l'horreur des combats.
 Je ne redoute rien. Je m'attache à tes pas.

Dans l'appui d'un amant ma fidelle espérance ,
Plus qu'en tous nos vengeurs , a mis sa confiance.
Tu dois tout à Zuma , tes vertus & le jour :
La nature eut sur nous des droits avant l'amour.

Z É L I S K A R.

Hé bien ! Zuma l'emporte & je cède sans peine
A la loi d'une amante , à sa crainte , à la mienne.
Je vais sauver ta mère ; il le faut ; je le dois :
Mais ne suis point mes pas. Fuis dans le fond des bois.
Suis ces braves amis ; que l'autre le plus sombre
Te cache à nos tyrans des voiles de son ombre.

(*Aux Péruviens*).

Amis , veillez sur elle. — O généreux humains ,
Vous voyez quel dépôt l'amour met en vos mains.
C'est vous donner mon âme & mon sang & ma vie.
Il faut nous séparer. — O ma chere Azélie !
Adieu !

A Z É L I E.

Va , dans mon cœur je sens tous tes combats.

Z É L I S K A R.

Eloignez-vous , amis. Otez-la de mes bras...

A Z É L I E.

C'est trop nous attendrir. Ne songe qu'à ma mère,

Z É L I S K A R.

Oui , j'obéis. — Que vois-je ? Un rival sanguinaire
S'avance ici vers moi sur des corps expirans ! —
Qu'Azélie , avant tout , échappe à nos tyrans.

Amis , dans ce péril nous devons les attendre ,
Et moins les attaquer que sçavoir la défendre.
Rangez-vous près de moi.



S C E N E II.

PIZARRE, quelques ESPAGNOLS
au pied des rochers, AZÉLIE, ZÉLISKAR,
PÉRUVIENS sur l'avant-scène.

P I Z A R R E.

JE les vois. O fureur !
Rival audacieux , frémis de ton bonheur.
Tes dangers sont au comble , ainsi que ma colère.
Je tiens en mon pouvoir le destin de ta mère ;
Elle a par mille affronts justifié mes coups :
Rends-toi ; cède Azélie à mes transports jaloux ,
Au salut de Zuma fais ce grand sacrifice ,
Ou je vais par sa mort commencer ton supplice.

A Z É L I E.

Ciel !

P I Z A R R E.

Sans doute elle même , à l'aspect du trépas ,
Va t'en faire un devoir , va défarmer ton bras. —
Qu'elle paroisse.

TRAGÉDIE.

63

ZÉLISKAR.

Amis, quel coup vient nous confondre !

Zuma enchaînée doit paroître sur le bord d'un rocher, à une élévation médiocre, & ce nouveau groupe doit se lier avec celui de Pizarre qui se trouve au pied des monts. Quelques Espagnols entourent Zuma. Un d'eux, plus voisin d'elle, tient une épée nue. Zéliskar & sa troupe restent sur l'avant-scène.



SCENE III.

ZÉLISKAR, AZÉLIE, PÉRUVIENS,
PIZARRE, ZUMA, ESPAGNOLS.

ZUMA.

D'un ton de voix modéré & qui ne laisse rien pressentir de sa résolution secrète.

J E sçais tes vœux, Pizarre, & je viens y répondre.
J'ai bravé jusqu'ici les outrages du sort.—
Vois ce que peut sur moi la frayeur de la mort ;
Connois tout ton pouvoir.

(A ses enfans.)

Et vous, tristes victimes,
Qu'abandonnent nos Dieux à l'ascendant des crimes,
Si j'ai des droits sur vous, promettez de remplir
L'espoir seul qu'à mes maux cet instant puisse offrir.

Quoi que j'ose exiger, que les sermens, d'avance,
M'engagent votre zèle & votre obéissance.

A Z É L I E.

Ah! ma crainte les dicte & vous répond de nous.
Parlez : j'obéirai. Je le jure par vous.

Z U M A.

Répondez, Zéliskar. J'attends votre promesse.

Z É L I S K A R.

Quoi! tu veux des sermens & connois ma tendresse!
Quels garans plus sacrés....

Z U M A.

Hé bien! écoute moi.

Je suis à ton rival, mais ma fille est à toi :
Ces monstres à ta force ont cédé ton amante.
Il reste auprès de toi l'élite triomphante
De tes plus fiers amis que rien n'a pu dompter.
Quelqu'effort qu'à tes yeux la rage ôse tenter,
Ne te rends point. Résiste; & conserve ma fille.
Si levé sur mon sein le fer menace & brille,
Envisage & soutiens ce spectacle d'horreur,
Comme je le verrai, sans trouble & sans terreur.
Voilà ce que j'exige. — Et toi, chere Azélie,
Sois fidelle à l'Amant à qui le sort te lie;
Il combattra pour toi; que votre fermeté
Me venge, à mon trépas, d'un mortel détesté.
Le Dieu qui vous rejoint fait son plus grand supplice. —
Aidez sa jalousie à nous faire justice,

Que

Que rien ne vous sépare, ou, s'il vous faut périr,
Confondez à ses yeux votre dernier soupir. —
J'ai reçu vos sermens, les enfreindre est un crime.

(*A l'Espagnol armé qui se trouve près d'elle.*)

Soldat, voilà mon cœur, frappe & prends ta victime.

A Z É L I E.

Vous, ma mère !

Z É L I S K A R.

Et c'est-là notre horrible devoir,
Zuma !

P I Z A R R E.

Cruelle, arrête & crains mon désespoir.
L'excès de ta fureur vient d'enhardir la mienne.
Tremble ; il n'est plus d'égard, de frein qui me retienne.

(*Au soldat qui leve le fer sur Zuma.*)

Vous, qu'à leur aspect même on l'immole en ces lieux.

A Z É L I E.

(*Elle fait un pas, comme voulant s'opposer au coup.*)
Cruels !

Z U M A.

Cesse, ma fille, & détourne les yeux.

P I Z A R R E.

Frappez.

A Z É L I E.

(*Elle se dégage des bras de Zéliskar, & passe dans ceux
(de Pizarre.)*)

Ah ! la Nature à son secours m'appelle,

E

Et tous nos vains sermens sont dégagés par elle.

ZÉLISKAR, *aux Péruviens, & voulant avancer
contre Pizarre.*

Venez, amis.....

P I Z A R R E.

Demeure, ou rendue à nos coups.....

A Z É L I E.

Va, je réponds de lui, puisqu'il tremble pour nous,
En l'attaquant ainsi, ta victoire est bien sûre.
Ce n'est point en ces lieux qu'on trahit la Nature.
Il m'aime; il ne veut pas redoubler mon effroi.
Je le chérirais moins, s'il ôsoit plus pour moi,
Et l'effort que ma crainte impose à sa vaillance,
Quand tu nous réunis, ajoute à ma constance.

Z É L I S K A R.

Oui, pour sauver Zuma j'ai dû t'abandonner.
Oui, ta terreur encor doit ici m'enchaîner.

(*A Pizarre.*)

Mais toi, dont la menace accablant mon courage,
Tire de ma tendresse un indigne avantage;
Possesseur d'un trésor que tu viens de m'ôter,
Honteux de le ravir, ôse le disputer.
Ecarte seulement ces objets, dont ta vue
Rappelle encor l'effroi dans mon âme éperdue,
Une amante, une fille & ce sein maternel
Que je crois toujours voir sous le couteau mortel.
Dérobe-les au meurtre, aux dangers de la guerre;

Que je ne tremble plus de voir périr ma mère :
 Nous combattrons ensuite ; & du moins la valeur
 Peut ennoblir ton crime , ou venger mon malheur.
 Crains-tu d'y consentir ?

PIZARRE.

Je l'accepte , & mon âme
 Tranquille sur le bien que regrettoit ma flâme,
 Doit remettre , en effet , ta haine en liberté.
 Oui , c'est à la valeur d'obtenir la beauté.
 Eloignez-les , Soldats.

ZUMA.

Dieux , protégez nos armes.
 (Elle sort avec sa fille & quelques Soldats.)



SCENE IV.

PÉRUVIENS , ZÉLISKAR , PIZARRE ;
 ESPAGNOLS.

ZÉLISKAR.

POUR les jours de Zuma mon cœur n'a plus d'allarmes ;
 Viens m'immoler , barbare , ou périr.





S C E N E V.

P É R U V I E N S , Z É L I S K A R ,
F E R N A N D E Z , P I Z A R R E ,
E S P A G N O L S .

F E R N A N D E Z , *se jetant entre Pizarre &
Zéliskar.*

A R R Ê T E Z ,
Et tremblez des fureurs où vous vous emportez.
Malheureux Zéliskar! — Vous , Seigneur, oui, vous même,
Pizarre , épargnez-vous un désespoir extrême.
Je viens en prévenir les sinistres effets.
Je viens vous dérober à de si noirs forfaits ,
Que chacun de vous deux , s'il pouvoit se connoître,
Voudroit de tout son sang les expier peut-être.

Z É L I S K A R .
Moi, des forfaits , grands Dieux !

P I Z A R R E .

Moi, suspendre mes coups!

F E R N A N D E Z , *à Pizarre.*

Si quelqu'un doit frémir en ce moment , c'est vous.
Vous sçavez de vos soins ce qu'exigeoit un père.
Au Chef de ces climats vous sçavez quel mystère
Votre inquiète ardeur me pressoit d'arracher;

Seigneur, à ma prudence il n'a pu le cacher.
 Incertain du parti que votre amour va prendre ;
 Devant votre rival je n'ose vous l'apprendre :
 Je dois vous dire au moins qu'en ce combat affreux ,
 Contre un sang Espagnol vous vous armez tous deux.

P I Z A R R E.

Ah ! le reste m'allarme, & ton juste silence....

Z É L I S K A R.

Hé! que m'importe à moi cette foible alliance?
 Nourri loin des parens qui m'ont donné le jour,
 Ma famille est aux lieux où je trouve l'amour !
 Ce bois est ma Patrie, & la femme étrangère
 Qui m'instruit aux vertus, ma véritable mère. —
 Pizarre, est-ce à ma haine un assez fort lien
 Que ce nom d'Espagnol ou de Concitoyen ?
 Avant que j'eusse appris à craindre mon semblable,
 Tout homme eût à mes yeux un titre respectable.
 Tu m'as ôté ce cœur simple & fait pour aimer ;
 Des passions du tien tu scûs l'envenimer.
 Tes mœurs me font haïr le lieu de ma naissance ;
 Doit-il un seul moment balancer ma vengeance ?

P I Z A R R E.

Non. Mais il est des nœuds plus étroits & plus saints ;
 Des nœuds faits pour lier les plus cruels humains,
 Qu'en gémissant moi-même il faut que je révère.

Z É L I S K A R.

Des nœuds ! Que me dit-il ? Et quel soupçon m'éclaire !

Est-ce un crime , en effet , qui puisse détourner...
Je dois le croire horrible. — Il a pu t'étonner.

P I Z A R R E.

A frémir pour toi-même il vient de te contraindre.

Z É L I S K A R.

Oui , j'ai cru l'entrevoir ; c'est assez pour le craindre,
Mais qu'on achève, au moins ; qu'on dévoile à nos yeux...

P I Z A R R E, à *Fernandez*.

Garde-toi, ...

Z É L I S K A R.

Je l'exige.

P I Z A R R E.

Ote-moi donc mes feux ;

Ote-moi mon amour que cet obstacle irrite ,
Et dont j'attends l'arrêt pour régler ma conduite. —

Zéliskar , du combat entre nous suspendu ,
L'instant pour deux rivaux peut n'être point perdu.

Désespéré , jaloux , cherchant à me connoître ,
D'un crime encor douteux trop allarmé peut-être ,

De toute incertitude il le faut dégager.

Laisse-moi voir ce Chef qu'on vient d'interroger.

Sur ce qu'il m'apprendra , quelque avis que je suive ,

Je ne quitterai point cette fatale rive

Sans te le proposer , sans laisser à ton choix

Le droit de me combattre ou d'accepter mes Loix.

Z É L I S K A R.

Cruel , à ce ce délai s'il faut que je consente ,

Promets-tu?...

PIZARRE.

Je le jure , & déjà ton amante
Dans la main de mes Chefs , garans de mon honneur ;
N'est qu'un dépôt sacré qu'ils gardent au vainqueur. —

Vous répondrez , amis , des Loix où je m'engage.

ZÉLISKAR.

Va , l'amour d'Azélie est mon plus noble gage.
Son cœur n'est pas un bien qu'ils puissent te garder. —
Mais un avis secret a sçu me décider ,
Je le tiens des vertus , — va méditer des crimes.

PIZARRE.

Si l'amour les ordonne , ils seront légitimes.
Triomphe , jusques-là ; mais tremble. Je prévoi
Qu'à l'abîme où je cours je t'entraîne avec moi.

(*Il sort avec tous ses Espagnols.*)



SCÈNE VI.

PÉRUVIENS, ZÉLISKAR.

ZÉLISKAR.

MON doute augmente encore à cet adieu funeste.
Qu'allez-vous me prescrire , ô vertu que j'atteste ?
Je rassemble , en tremblant , dans mes esprits frappés ,
Quelques mots à ma mère , à Pizarre échappés.

Tantôt lorsqu'à mes yeux son sort vint le conduire ,
Sur le destin d'un frère il cherchoit à s'instruire ,
Et si j'en crois Zuma , dans nos propres Tyrans ,
Ce Chef qu'ils font parler a connu mes parens.
Ciel , veux-tu que je perde , en me donnant un frère,
Jusqu'au droit de haïr un rival sanguinaire ? —
Mais qu'entreprendre , hélas ! si c'est un nom si doux
Qui de ce rival même a suspendu les coups ?
D'un cœur , malgré sa flâme , aux droits du sang fidèle,
Etoit-ce à ce barbare à m'offrir le modèle ? —
Hé bien ! quoi qu'il en soit, j'ai vu trembler son bras...
Et l'innocence au moins ne balancera pas ,
Allons , sa voix me parle, il faut que j'y réponde. —

(*Aux Péruviens.*)

'Amis ; dans ces rochers , une enceinte profonde ,
Contre les Espagnols peu faits à leurs détours ,
Par mes soins , avant tout doit assurer vos jours ;
De là , sur vos périls libre d'inquiétude ,
J'irai de mes destins fixer l'incertitude.
Quel que soit mon projet , je vous donne ma foi
De ne point en former , s'il n'est digne de moi ;
S'il ne part d'un cœur pur , — mais ferme , magnanime ,
Incapable à la fois de foiblesse & de crime.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.
PIZARRE, ESPAGNOLS, SOLDATS.

PIZARRE.

(*Accablé & se recueillant en lui-même.*)

A. IN SI tout me dévoile un secret dangereux
Qu'ignore encor Zuma , qui nuit à tous mes vœux ;
Mon rival est mon frère , & sa haine couverte
Me cache ici les bras qu'il excite à ma perte !

(*Aux Espagnols.*)

Soldats , que vos regards, sur leurs complots ouverts,
Parcourent les rochers & la rive des mers ;
Qu'on observe avec soin la mère d'Azélie :
Mais que la liberté ne lui soit plus ravie.
Libre , vous la verrez se chercher un vengeur ,
Porter vers Zéliskar ses pas & sa fureur ,
Et dans cette contrée , à nos yeux étrangère ,
Découvrir la retraite où s'arme encor mon frère.
Vous , qu'on la suive. Allez.

(*Les Espagnols sortent.*)

 SCENE II.

 PIZARRE, *seul.*

DANS ces malheurs nouveaux
J'ai peine à porter seul tout le poids de mes maux.

SCENE III.

PIZARRE, FERNANDEZ.

 (*Fernandez accourt avec empressement.*)

P I Z A R R E.

A M I, quel est ton trouble! & que viens-tu m'apprendre?

F E R N A N D E Z.

Entre vos mains, Seigneur, Zéliskar vient se rendre.

P I Z A R R E.

Lui?

F E R N A N D E Z.

Seul & sans témoins, il demande à vous voir.

P I Z A R R E.

Tous mes vœux sont remplis, s'il est en mon pouvoir.
Mais, quoi! ne sçais-tu rien du dessein qui l'amène?

Mes regards dans les siens n'ont bien lu que sa haine :
Mais quoiqu'un grand projet semble ici l'attirer ,
Seigneur , en ma présence il vient de déclarer
Qu'il dégage vos Chefs du serment qui les lie ,
Et veut , sans vous combattre , obtenir Azélie.
Vous , songez cependant, qu'en ces nouveaux climats
Mille ennemis cachés environnent vos pas :
Zuma même , Zuma de nos fers délivrée ,
Peut échapper aux yeux de sa suite égarée.
Craignez des assassins , dont la flèche & les coups ;
A toute heure imprévus peuvent tomber sur vous.

P I Z A R R E.

Ah ! le soin de mes jours peut-il toucher mon âme ? —
Las d'accorder en vain la Nature & ma flâme ,
Je ne suis plus frappé que du partage affreux
Qu'entre mon frère & moi fit le courroux des Cieux.
Quel contraste en deux cœurs qu'un même sang anime !
D'un côté l'innocence , & de l'autre le crime !
Hélas ! près de l'objet qui conserva ses jours ,
Un soleil toujours pur éclairoit ses amours.
Heureux dans un désert , aimé , digne de l'être ,
Il vivoit sans esclave & n'avoit point de maître.
Et moi , quel fut mon sort dans ce triste Univers ?
Vagabond , sans Patrie , errant de mers en mers ,
Ministre du malheur , noir objet de vengeance ,
La haine des humains poursuit mon existence.
Du faux nom de vainqueur quand j'ose me parer ,

Le nom d'homme est un titre où je n'ose aspirer.
 L'amour, l'amour échappe à mon pouvoir suprême. —
 Hé, qui pourroit m'aimer, quand je me hais moi-même?

(*Après quelques instans d'une reflexion marquée.*)

Ecoutez, Fernandez : préparez mes vaisseaux
 A quitter ce rivage, à voler sur les eaux.

Je verrai Zéliskar ; qu'il vienne en ma présence.

De son fort & du mien j'ai fixé la balance.

Mes sermens déliés l'enchaînent à mes vœux.

Qu'il vienne.

(*Fernandez sort.*)



S C E N E IV.

PIZARRRE, *seul.*

C E moment doit coûter à tous deux.

Partons : brisons des fers dont le poids m'humilie.

Zéliskar me suivra loin des yeux d'Azélie.

Oui, faire à ses rivaux partager sa douleur,

Pour qui n'a plus d'espoir est encore un bonheur.

Que perdrai-je, après tout ? un objet qui m'abhorre,

Que sa mère eût rempli du fiel qui la dévore,

Et qui dans l'abandon va du moins à son tour

Me payer les soupirs que m'a coûtés l'amour. —

Mais mon rival sur moi prendroit trop d'avantage ;

S'il sçavoit dans quels nœuds notre sang nous engage :

Cachons lui... Je le vois. — Amour, sans ta fureur,

C'est lui seul que pour frère eût demandé mon cœur.



SCÈNE V.

PIZARRE, ZÉLISKAR.

ZÉLISKAR.

PIZARRE, à mon aspect, d'où naissent tes allarmes?
Ose m'envifager. Je suis feul & fans armes.
Ces fermens que la haine entre nous fit prêter,
Soit méprise, ou raison, je n'en puis profiter:
Je te les rends. — Je cède à la toute-puissance
D'un Dieu dont les avis condamnent ma vengeance;
Qui par-tout fur mes pas attachant le malheur,
Même à l'ombre du crime a fçu fermer mon cœur. —
C'est m'expliquer assez, & fur ce qui me touche
Je viens entendre ici mon arrêt de ta bouche.
Ta réponfe, en un mot, va décider mon fort.

PIZARRE.

Ecoute & d'un rival ôse imiter l'effort.
Sur mes pas déformais la fortune t'appelle.
Pour tes destins nouveaux prends une âme nouvelle.
Il est tems d'écarter l'obstacle injurieux
Qu'à ta gloire captive opposerent les Cieux.
Cesse au milieu des bois d'ensevelir ta vie.
Immolons tous les deux l'amour à la Patrie.
L'Espagne nous demande & mes vaisseaux tout prêts...

ZÉLISKAR.

Européen jaloux, voilà donc tes projets!

Tu veux en étouffant ta flâme illégitime
 T'associer du moins quelque triste victime ;
 Et par ce sacrifice entre nous inégal,
 Te ménager un bien dans les maux d'un rival. —
 D'un rival ! — ah ! le Ciel dans le cœur de Pizarre
 Ne m'a-t-il point donné de titre moins barbare ?
 Que sert de t'en cacher ? Tu sens trop quels aveux ;
 Quel droit sur tes remords sollicitent mes vœux.
 J'en eus un plus sacré, puisqu'il fut volontaire.
 Contemple ces forêts, vois ce jour qui t'éclaire :
 Ces forêts & ce jour témoins de tes douleurs
 Par ma main bienfaisante ont vu sécher tes pleurs.
 C'est ici qu'à ta plainte ouvrant un cœur facile
 L'indulgente pitié vint t'offrir un asyle.
 De la simple Nature élève obéissant,
 Je n'ai pas eu besoin d'un titre plus puissant,
 Pour vaincre en ta faveur les soupçons d'une mère ;
 Pour te traiter en homme — & t'accueillir en frère...

*(Pizarre semble vouloir s'éloigner & lutter contre
 l'attendrissement qu'il éprouve.)*

P I Z A R R E.

Arrête... épargne-moi...

Z É L I S K A R.

(L'arrêtant avec beaucoup de chaleur.)

Tu m'évites en vain.
 Cette heure, ce moment doit fixer mon destin.
 Je lis, malgré toi-même, en tes douleurs muettes
 Du sang qui m'a parlé d'éloquens interprètes.
 Non. Je n'embrassois point une frivole erreur ;

Grands Dieux, vous m'inspiriez:achevez mon bonheur.
Pizarre, en te rendant, ah! garde-toi de croire
Que mes tourmens passés vivront dans ma mémoire.
Va, ce cœur qu'à gémir toi seul as condamné,
Est plus sensible encor qu'il n'est infortuné.
J'obtiendrai de ta bouche un nom qui nous allie;
A mes vœux, à mes pleurs tu rendras Azélie;
Hélas! pour prix des maux que tu m'as fait souffrir,
Je ne veux que le droit de pouvoir te chérir.

P I Z A R R E.

Ah! que demandes-tu?

Z É L I S K A R.

Que l'amitié m'obtienne
Ce que déjà peut-être eût arraché ma haine.

P I Z A R R E.

Tu naquis Espagnol: tu m'as rendu ma foi;
Et ton sort désormais ne dépend....

Z É L I S K A R.

(Reprenant tout à coup sa fierté.)

Que de moi;
Ingrat! ta dureté m'a rendu mon audace.
Pensois-tu qu'un rival vînt te demander grâce?

(A voix basse, & dans les yeux de Pizarre.)

Si je disois un mot; au moindre de mes cris
Je t'envelopperois d'un torrent d'ennemis.

P I Z A R R E.

Tu crois m'épouvanter, ton courroux me soulage:
D'une pitié pénible enfin il me dégage.
Que tes vengeurs sur moi réunissent leurs coups,

Seul, & mieux que tes pleurs, je les combattrai tous.
 Pour s'opposer sans crainte à leur fureur trompée
 Dans la main de Pizarre il ne faut qu'une épée.

(Il met l'épée à la main.)

Qu'ils paroissent !

Z É L I S K A R.

Demeure, insensible mortel :
 Connois un sentiment plus fier & moins cruel
 Que l'aveugle valeur dont ton orgueil se pare. —
 En me jugeant par toi, tu te trompes, Pizarre.
 Mon exemple aux vertus eût dû te ramener ;
 Ton exemple aux forfaits ne pourra m'entraîner.
 Je ne me déments point. L'horreur du parricide
 Est le seul sentiment qui près de toi me guide ;
 Le destin qui s'applique à combler mes revers
 M'y presse entre le crime & la mort & les fers :
 Les fers m'aviliroient. Le crime est trop funeste.
 Oseras-tu trahir l'espoir seul qui me reste ?
 Fidèle à mes devoirs, libre, exempt de remord,
 Mon choix est fait, cruel, & ce choix, c'est la mort.
 Frappe.

P I Z A R R E.

Moi !

Z É L I S K A R.

Perce un sein qu'attendrirent tes peines ;
 Que mon sang répandu par tes mains inhumaines
 S'élève pour jamais entre Azélie & toi.
 Elle avoûra ce cœur digne en tout de sa foi ;
 Qui, se trompant peut-être au bruit de la Nature,

Aime

Aime encor mieux mourir que d'en risquer l'injure;
Et toujours intrépide autant que vertueux,
S'immole à l'innocence & non pas à tes feux.
Frappe, dis-je.

P I Z A R R E, à part.

O mon sang! ô vertu que j'outrage!

Z É L I S K A R.

Tu frémis; de ce fer arme au moins mon courage.

(*Il veut saisir l'épée que tient Pizarre.*)

Donne, mon bras plus ferme...

P I Z A R R E.

Ah! je ne puis souffrir...

Z É L I S K A R.

Traître, aurois-je perdu jusqu'au droit de mourir?

P I Z A R R E.

Zéliskar!

Z É L I S K A R.

(*Il fait de nouveaux efforts pour se saisir de l'épée.*)

Laisse-moi.

P I Z A R R E.

(*La dégageant de ses mains & la jetant loin de lui.*)

Cruel! qu'oses-tu faire?

Veux-tu donc t'immoler dans les bras de ton frère?

Z É L I S K A R.

De mon frère! ah! ce nom pour moi plein de douceur;
Est-ce enfin le remords qui l'arrache à ton cœur?

P I Z A R R E.

Eh! peux-tu t'y méprendre au trouble de mon âme,
Au prix que cet aveu doit coûter à ma flâme?

Nature ! ah ! je sens trop à mes émotions,
 Que tes droits sont plus forts que ceux des passions.
 Remplace un sentiment que je te sacrifie.
 Rends-moi ce que je perds en perdant Azélie, —
 Mon frère ; oui , je me rends ; mais sans vouloir penser
 Que jamais tant d'erreurs se puissent effacer. —
 Quoi , tes regards sur moi s'arrêtent sans colère !
 Tu presses de tes mains cette main meurtrière ,
 Qui cent fois , si le Ciel n'eût trompé mon dessein ,
 Prête à t'assassiner.

Z É L I S K A R.

Jette-toi dans mon sein.
 Embrassons-nous, mon frère ; oublions tant d'allarmes.
 Que ton crime & mes maux se perdent dans nos larmes.

P I Z A R R E.

Ils seront réparés. Je cours dans ces forêts
 Donner de toutes parts le signal de la paix.
 Toi , cherche ici Zuma. Désarme sa colère.
 Ce cœur qui se déchire enfin pourra lui plaire ;
 L'ombre de son époux , satisfaite à ce prix ,
 Perdra la soif d'un sang qui m'attache à son fils.



S C E N E V I.

Z É L I S K A R, *seul.*

A H ! je puis respirer : je ne sens plus la haine.

(*Azélie arrive par un chemin contraire que Pizarre a pris en sortant.*)

Azélie , est-ce toi ?

SCÈNE VII.

ZÉLISKAR, AZÉLIE.

AZÉLIE.

C'EST le Ciel qui m'amène ;
Viens te joindre à ma mère : elle a brisé mes fers.

ZÉLISKAR.

Dieux ! quel est son dessein ?

AZÉLIE.

Dans l'horreur des déserts
Vers tes braves amis se frayant un passage ,
Zuma de nos tyrans à sçu tromper la rage ,
Et bientôt....

ZÉLISKAR.

Juste Ciel , qu'ôses-tu m'annoncer ?
A la vengeance , enfin , Zuma doit renoncer.
Ce jour , qui tant de fois ralluma sa colère ,
Ce jour souillé d'horreurs n'est plus qu'un jour prospère.

AZÉLIE.

Quoi ! Pizarre.....

ZÉLISKAR.

Ecartons nos craintes , nos tourmens.
Ta mère oublera tout dans nos embrassemens.
J'ai mis en liberté ma tendresse & la tienne ,
Pizarre aux droits du sang a fait céder la sienne ;

Pardonne lui. Qu'un frère.

(*On entend un bruit confus.*)

Ah ! qu'entends-je ? & quels cris ;
Quels lugubres accens ont frappé mes esprits ?



S C E N E V I I I .

Z U M A , P I Z A R R E derrière le Théâtre.

A Z É L I E , Z É L I S K A R , sur la Scène.

P I Z A R R E .

Q U E faites-vous , Zuma ?

Z U M A .

Tyran , sois ma victime :
Reconnois sous mes coups un Dieu vengeur du crime.

Z É L I S K A R .

(*Courant du côté où Zuma se fait entendre.*)

Ma mère , ah ! suspendez.....





SCENE IX.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR,
PÉRUVIENS.

(*Zuma s'avance , un arc en main, à la tête des Sauvages :
ils sont comme elle armés d'arcs & de flèches. Elle
paroît sur le même rocher où Pizarre la fit amener au
quatrième Acte.*)

Z U M A.

A M I S , suivez mes pas.
D'un odieux vainqueur j'ai purgé nos climats.
Enfans de ces rochers, habitez-les sans crainte.

(*La Scène & les rochers se peuplent de Sauvages.*)
C'est au pied de ces monts , dans cette même enceinte
Que l'injuste ennemi dont je verse le sang ,
Fit approcher le glaive & la mort de mon flanc.
Les Dieux , pour le punir d'une action si noire,
Font de mon échafaut un Théâtre à ma gloire.

Z É L I S K A R , à part.

De quels tourmens pour moi leurs bienfaits sont suivis !
(*Zuma descend du rocher pendant ce dernier vers , &
s'avance vers ses enfans.*)

Z U M A.

Revenez dans mes bras , ô ma fille ! ô mon fils ! —
Il est près de la côte un Réduit dont l'entrée

Est des rayons du jour , des tyrans ignorée ;

Là , j'ai de nos amis armé le bras vengeur.

Nous accourions. — J'ai vu, j'ai percé l'oppressé. —

Il völoit à mes traits.

Z É L I S K A R.

Ah ! Zuma !

Z U M A.

Quoi ! vos larmes ,
Du plus beau des momens troublent encor les charmes !

Tu trembles , Zéliskar : tes revers t'ont instruit.

Par l'espöir du bonheur tu crains d'être séduit.

Viens , crois-en tes regards , j'ai le double avantage

De venger mon époux , de laver ton outrage ;

Vois ces lieux teints de sang ; va contempler mes coups.

Ton intérêt , mon fils , arma bien mon courroux.

Z É L I S K A R , à part.

Zuma ! — Dois-je éclaircir sa tendresse inhumaine ?

Z U M A.

Ah ! jusqu'à nous encor ce malheureux se traîne !

Qui peut , en le voyant , étonner ma fureur ?



SCENE X & dernière.

A Z É L I E , Z U M A , P I Z A R R E ,
Z É L I S K A R , F E R N A N D E Z ,
P É R U V I E N S , E S P A G N O L S .

P I Z A R R E .

M E R E cruelle approche , & connois ton erreur.
Le Ciel , dont mes forfaits ont lassé l'indulgence ,

Sur mon lent repentir a porté sa vengeance.
 Je fléchis sous sa loi : le murmure & l'orgueil
 N'accompagnent plus l'homme aux portes du cercueil.
 S'il eût sauvé mes jours (c'est ce Ciel que j'atteste)
 J'allois à ton repos en employer le reste :
 Vaincu par la Nature & de l'amour vainqueur,
 Je voloïs dans tes bras, quand tu perças mon cœur.
 Zéliskar, c'est à toi d'adoucir ma misère ;
 Viens, à ses yeux encor, viens reconnoître un frère.

Z U M A.

Dieux ! son frère !

P I Z A R R E.

Oui, lui-même ; oui, le Chef de ces lieux
 Dans un jour de terreur l'éloigna de nos yeux.
 Sur ces mêmes climats entassant leurs victimes,
 Mes mains, jeunes alors, s'accoutumoient aux crimes ;
 Le fort m'y préparoit dès ce fatal moment
 Par la main la plus foible un juste châtiment.

Z U M A.

Ah ! de quels yeux, mon fils, dois-tu revoir ta mère !

P I Z A R R E, *avec action à Zéliskar.*

Pardonne lui les coups dont va mourir ton frère. —

(*A sa suite.*)

Vous, qui serviez ma rage & voyez mon trépas,
 Espagnols, loin d'ici précipitez vos pas.
 Ne troublez plus la paix qu'on goûte en ces asyles ;
 Le Ciel y veut des cœurs innocens & tranquilles.

(*A Zéliskar.*)

Toi, près de ces objets si bienfaisans, si chers,

88 ZUMA, TRAGÉDIE.

Coule des jours heureux au fond de ces déserts.
Ne les quitte jamais.— C'est-là que la Nature
Ose élever encore une voix libre & pure;
Et de ses premiers traits conservant la candeur;
Aux limites du monde a placé le bonheur. —
J'expire.— Heureux du moins dans le sort qui m'opprime,
Que mon dernier soupir ne soit pas pour le crime !

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police,
Zuma, Tragédie, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir
en empêcher & la représentation & l'impression. A Paris ce 28
Mars 1776, CRÉBILLON.

*Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer, ce 5
Avril 1776, ALBERT.*

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.

E R R A T A.

Page 19, Vers 10, à son *respect*, lisez, à son *aspect*.

Page 24, Vers 4, la mort de *nos* fujets, lisez, la mort de *vos* fujets.

Page 66, Vers 16, ces objets dont *ta* vue, lisez, ces objets dont *la* vue.

Page 80, dernier Vers, au *bruit* de la nature, lisez, au *cri* de la nature.

Page 82, Vers 10, prête à t'affaffiner. *mettez*, prête à t'affaffiner....

Page 86, Vers 12, Zuma, dois - je *éclaircir*, lisez, Zuma dois - je *éclairer*.

Lefèvre, Pierre F.

Zuma Tragédie

Paris 1777

P.o.gall. 195#Beibd.6

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10088160-5